

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

61068  
232

# LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XIII

MONTREAL, 1er SEPTEMBRE 1900.

No 265

## SOMMAIRE

Soyons libres, *Vieux-Rouge* — Opération-Inventoriales, *Libéral* — La guerre et la paix, *Gabriel Hanotaux* — La création des morts, *Catholique* — Chronique, *Rigolo* — Les Marchands de Soupe, *Canayen* — A l'Exposition — Le Nez du Maréchal, *Paul Dollfus* — Pour vous, Mesdames.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Le RÉVEIL est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

Le prix de l'abonnement au RÉVEIL est TROIS PIASTRES par année.

## SOYONS LIBRES

Québec est en émoi.

Le vieux pilote va mourir. C'est Pacaud qui l'annonce et les ambitions s'agitent autour du portefeuille qui s'échappe de ses mains défaillantes.

Nous exprimons un très sincère chagrin de voir l'hon. M. Marchand dans l'état de santé où il se trouve actuellement et nous n'avons que de cordiales condoléances à adresser à sa famille.

Nous avons pu être quelquefois sévère lorsque nous nous sommes exprimé à son égard, mais ce serait de l'inutile hypoérisie de tenter de laisser croire que M. Marchand fut un chef suivant notre cœur.

Il sut encore dépasser les petitesesses de ses prédécesseurs, ce qui n'est pas peu dire, et il dota la province d'une famille rapace dans laquelle l'élément masculin ne fut pas seul à gruger, mais où l'on vit pour la première fois le féminisme proclamer le droit à la curée.

A part cela, il fut honnête homme et

tenta de réduire les dépenses de la province quand il s'agissait d'enlever les morceaux aux autres.

Il eut un surplus !

Ce sera son épitaphe.

Mais personne ne dira qu'il a fait avancer d'un pas dans la province la cause du libéralisme — nous ne dirons pas du rougisme.

Maintenant qu'il disparaît, est-ce que les vieux rouges n'ont pas un mot à dire ?

D'étranges bruits courent la rue. Il paraît que certain ministre fédéral veut mettre la main à la cuisine provinciale.

On s'inquiète, paraît-il, à Ottawa de nous trouver un bon premier ministre pour Québec.

Il y a des gens dont la manie est de se mêler de ce qui ne les regarde pas.

Savez-vous bien, qu'en 1897, lorsque le ministère Flynn fut battu, nous avons été à deux doigts d'avoir un ministère Archambault.

Les vieux-rouges en auraient-ils fait une tête ! Eh oui ; lorsque les conservateurs reçurent leur échec du 11 mai 1897, Israel Tarte écrivit à son ami (!) Sir Adolphe Chapleau d'appeler pour former un ministère M. Horace Archambault, et celui-ci fut convoqué à Spencer-Wood.

Une certaine pudeur que n'avait pas Tarte empêcha M. Archambault d'accepter et il conseilla de faire appel au chef actuel.

L'histoire se répète.

Il y a virtuellement vacance à Québec, et les courriers vont leur train entre la capitale fédérale et l'ancienne. Tarte aurait signifié au lieut.-gouverneur Jetté qu'advenant le décès du leader, c'est l'hon. H. Archambault qui doit être appelé.

Eh bien, nous protestons contre ces ma-

noeuvres de haute volée ; nous prétendons que la province n'a pas d'ordre à recevoir d'Ottawa sur le choix de son premier ministre.

Nous sommes fatigués de voir faire la pluie et le beau temps à Québec par les ministres d'Ottawa ; ils ont leurs attributions et nos gens de Québec ont les leurs.

Chacun sa place.

Le successeur de l'hon. M. Marchand au pouvoir est tout marqué. C'est l'hon. J. E. Robidoux, le plus ancien rouge du cabinet après l'hon. M. Marchand ; c'est l'héritier par droit de succession de la position de leader du parti libéral.

Robidoux fut un des lieutenants les plus dévoués de Mercier ; il a été à la peine, il doit être à l'honneur.

Il a sur l'hon. M. Archambault la double préséance de services et de libéralisme.

C'est à M. Robidoux que doit revenir la direction du parti, et derrière lui se rallieront tous les vieux rouges aux solides convictions et aux principes stables.

Gare à Ottawa si on tente de s'immiscer dans le choix ; gare aux personnages, si haut qu'ils soient, qui se prêteront aux jeux du grand faiseur que l'on connaît.

Nous ne voulons pas de dynastie *tartiste* au gouvernement provincial.

Nous y voulons des rouges ; nous n'y supporterons pas les renégats politiques.

VIEUX-ROUGE.

---

UNANIMITE.

Si vous rencontrez cinquante mères de familles, elles vous diront toutes que chaque 25c dépensé pour du BAUME RHUMAL leur sauve des piastres.

# Operations Inventoriales

## III

Dans le second article de cette série, nous nous sommes efforcé de démontrer que le souvenir des causes intimes mais omnipotentes qui avaient amené la défaite du vieil Alexander Mackenzie en 1878 et celle des conservateurs en 1896, constituait pour le gouvernement Laurier un excellent guide. Cette expérience " en grande partie toute fraîche " pouvait servir pour ainsi dire de code marin au nouveau timonnier de la barque gouvernementale.

Aujourd'hui nous voulons faire ressortir le fait que c'est la personnalité de M. Laurier qui fut l'un des plus gros éléments du succès du parti libéral le 23 juin 1896.

Blake n'avait pas été de taille ; un discours considéré comme une hérésie avait servi de prétexte à son départ non seulement du poste de chef, mais aussi de son siège aux Communes du Canada.

Laurier était l'homme.

Bien que de sang français, il était accepté des provinces anglaises. Dans la sienne il avait le prestige et la confiance.

Son parti n'était pas éloigné d'en faire une idole.

Des électeurs, d'habitude indifférents, consentaient à prendre part à la lutte par considération pour le chef libéral.

Des conservateurs mécontents de leur parti et qui dans toutes autres circonstances se seraient contentés de rester comme autant d'Achille dans leur tente, allèrent au poll et votèrent pour le candidat de M. Laurier.

On disait en 1896 de ce dernier ce qu'on

avait dit quelques années auparavant de Grover Cleveland aux États-Unis :

" Cet homme-là vaut mieux que son parti ! "

Et de même que, grâce à cette ferme croyance, le candidat démocrate avait cueilli la crème et la masse du vote américain, de même aussi Wilfrid Laurier réunissait la fine fleur et le gros du suffrage canadien.

Que de gens sont allés enrégistrer leur opinion, non pour le parti libéral, mais pour Wilfrid Laurier !

Cet homme aurait pu poser sa candidature dans cinquante circonscriptions et sortir partout victorieux.

Bref, en 1896, on a vu propos de chef ce qui, selon nous, ne s'était vu qu'une fois dans l'histoire politique.

Et c'est bien singulier, c'est dans le cas de Lamartine que cela se produisit.

M. Jules Brisson qui vient d'écrire un livre retentissant sur les événements politiques et littéraires des cinquante dernières années, consacre à Lamartine homme politique un chapitre qui, légèrement altéré et avec d'autres termes de couleur locale, pourrait merveilleusement bien s'appliquer à Wilfrid Laurier.

Il nous le représente d'abord utopiste et rêveur. Il est convaincu. Il est dans l'opposition. Il a un but qu'il poursuit pendant dix-huit années.

Même chose pour les deux hommes, comme vous voyez.

La conduite de Lamartine est une énigme pendant tout ce temps, et ce fut sa force, dit M. Brisson.

Il se disait conservateur et votait avec les révolutionnaires.

Laurier avec un bagage d'idées foncièrement conservatrices a toujours occupé une place importante parmi les libéraux.

On sait l'ensemble des événements inattendus mais défilant très serrés qui grandirent Laurier jusqu'au 23 juin 1896. Eh bien, quoique ce qui se passait pour Lamartine n'ait aucune analogie quant à la nature des événements, l'analogie dans la gradation jusqu'au triomphe électoral est si frappante que nous intéresserons sûrement nos lecteurs en citant quelques lignes.

Ils n'auront qu'à penser à Laurier en lisant ce qui se rapporte à Lamartine.

Une pareille attitude ne tarda pas à porter ses fruits. Lamartine, déjà entouré de toute l'aurore de la poésie, devint, en quelques années, l'homme le plus populaire de France. Tout ce qu'il disait et tout ce qu'il faisait était immédiatement répété par toutes les trompettes de la renommée. Son hôtel de la rue de l'Université ne désemplissait pas de visiteurs. Tout ce qu'il y avait d'illustre en France et en Europe tenait, en venant à Paris, à lui être présenté. Il avait, comme un roi, sa cour et son troupeau d'admirateurs. Toute la vie politique du pays sembla un instant s'être concentrée autour de lui.

Où arriva ainsi jusqu'en 1847. C'est à cette époque que s'ouvrit en France la fameuse campagne des banquets, qui devait aboutir aux journées de Février et à l'établissement du suffrage universel. Cette campagne prit rapidement un air de provocation vis-à-vis du ministère Guizot mais elle n'était pas encore antidynastique. C'est Lamartine qui, au célèbre banquet de Mâcon fulmina un véritable acte d'accusation contre la dynastie. A partir de ce moment, il jeta le masque, et tout le monde sentit passer dans l'air le souffle de la Révolution qui devait tout emporter.

Bientôt, les événements se précipitèrent. Les flots de l'émeute descendirent des faubourgs et comme une marée montante, envahirent peu à peu les boulevards, les places publiques. La plupart des chefs de l'opposition eurent peur alors et, devant l'inconnu qui s'ouvrait sous leurs pas, voulurent reculer. Il était trop tard !

Les amis de la dynastie eurent encore un moment d'espoir. C'est lorsque la duchesse d'Orléans, en habits de veuve, tenant son fils par la main, vint à la Chambre se placer sous la protection des représentants du pays. Il se fit un grand silence. Les Thiers, les Dufaure, les Odilon-Bar-

rot et Ledru-Rollin lui-même, visiblement émus, penchaient pour une réconciliation avec la dynastie ; mais, du sommet de la Chambre, une voix s'éleva pour la combattre. C'était celle de Lamartine.

Cette voix fut inflexible. Le lendemain, la branche cadette de la dynastie des Bourbons quittait la France à la hâte, et allait rejoindre dans l'exil la branche aînée. La République était accétée comme une ère nouvelle, et la France entière tombait aux pieds de Lamartine, qu'elle acclamait comme un libérateur et comme un Dieu.

Ceux qui n'ont pas vécu à cette époque ne peuvent se faire une idée de l'enthousiasme et du délire qui accueillirent son avènement. Tout le monde crut que le poète qui avait chanté en tant de strophes éloquentes la liberté et la fraternité humaines, qui s'était fait l'apôtre du progrès social et le revendicateur de toutes les grandes idées, allait enfin faire passer la théorie dans les faits. Hélas ! l'illusion dura peu. Quelques mois plus tard, les sanglantes journées de Juin devaient faire tomber le bandeau et ramener, devant tous les yeux, la décevante réalité.

Les élections d'avril 1848 furent le dernier triomphe de Lamartine. Il fut nommé par quinze départements et envoyé à l'Assemblée nationale par deux millions et demi de suffrages. A partir de ce moment, son étoile ne fait que pâlir. L'invasion de la Chambre, le 15 mai, est une de ses premières déceptions ; l'émeute de Juin est la deuxième, et enfin le Deux-Décembre, en ramenant ce régime de l'Empire, qu'il avait tant maudit dans sa jeunesse, acheva de foudroyer ce Titan, qui s'était cru de force à jouer avec les révolutions, et qui disparaissait à son tour sous les décombres qu'il s'était vainement flatté de conjurer.

En politique, Lamartine fut donc, avant tout, un poète. Ce fut un rêveur de génie qui devina les aspirations de la démocratie moderne, mais qui ne posséda jamais la connaissance des hommes.

Aussitôt qu'il quitta le domaine de la poésie pour prendre en mains le gouvernement, aussitôt qu'il fut mis en demeure d'appliquer ses théories retentissantes, mais creuses, de la fraternité universelle, il fut débordé et annihilé. Il fut le premier jeté dans le fosse qu'il avait creusé.

C'est bien cela ; avant le triomphe, les deux hommes sont regardés comme des envoyés providentiels ; ils inspirent la foi

dans l'avenir ; on est convaincu qu'ils ont dans le cerveau le remède aux maux dont tous souffrent.

On leur fait belle, facile, triomphale la montée au pouvoir.

On leur donne personnellement un prestige de victoire qui décuple leur autorité de chef.

On élit pour les seconder une masse de partisans dont ils ont parraîné la candidature.

Bref, on les installe au pouvoir avec l'éclat et la sanction populaire sous tous ses aspects.

Ils ont carte blanche.

Ils n'ont plus qu'à agir.

Et selon les termes de M. Brisson, ils sont débordés et annihilés !

Lamartine ne s'est jamais relevé ; qu'arrivera-t-il à Wilfrid Laurier ?

Mais il y a encore trop à détailler sur cette partie de notre sujet. Au prochain article.

LIRÉRAL.

**AUX SOURDS** — UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnement d'oreille par les Tympan artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON. a remis a cet institut la somme de 25,000 frs, afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement, S'adreser à l'INSTITUT NICHOLSON, 780, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

#### SUCCES UNIVERSEL.

La grande réputation du BAUME RHUMAL est due au succès extraordinaire obtenu par son emploi dans tous les pays contre les affections de la gorge et des poumons.

81

## La Guerre et la Paix

Le " Palais des Armées de terre et de mer " forme un ensemble bien complet, parfaitement défini et clair. Dès l'entrée on sait où l'on est. Le palais, avec ses belles lignes simples et graves, son voisinage du quai et de la rivière, ses trois étages vastes et bien agencés, donne une impression convenable à l'objet et au temps. C'est bien ici la guerre actuelle, une vaste industrie aux rouages nombreux, souples et robustes, une sorte de copie condensée, un raccourci énergique et saillant de l'existence des peuples modernes. Ce palais militaire fait l'effet d'une usine très noble ; rien que par sa forme, ses dispositions, les collections qu'il renferme, il pose, devant l'esprit, la plus grave de tous les problèmes : " la Guerre ou la Paix ".

Le passé sert de leçon immédiate au présent. La guerre est, là, représentée dans un vivant tableau : sinon la guerre sauvage, celle de l'homme " vêtu de peaux de bêtes ", sinon la guerre antique, où l'hoplite et le légionnaire, courbés sous le fardeau, entreprenaient pour la civilisation la conquête du monde et la percée des forêts profondes, du moins la guerre européenne, celle qui commence avec l'invention de l'artillerie et qui poursuit son progrès actuel dans le laboratoire du chimiste et de l'électricien.

Le chevalier bardé de fer veille aux portes. Il est à cheval ; il a la lance à la main. Sa cuirasse est recouverte des ornements les plus délicats que l'art le plus exigeant ait pu réclamer du plus difficile de tous les métiers, celui de forgeron. Tout autour, dans des vitrines, une vaste batterie de cuisine tout en fer, et où se sont cuisinées à la fois la vie des hommes et la destinée des peuples : cuirasses, cottes de mailles, brassards, cuissards corselets, gorgerins, casques, morions, hauberts, puis les épées énormes, les lances, les pieux, en un mot, tous les instruments des grandes luttes à l'arme blanche, alors que le soldat ramassait, tout près de lui, ses moyens d'attaque et de défense, qu'il les soudait, pour ainsi dire, à sa personne ; alors qu'il était encore cette espèce de homard dont parle Michelet, inséparable de son armure, corseté, lié,

ligotté en elle tant et si bien qu'elle lui interdisait, en quelque sorte, le mouvement et que, tombé à terre, il ne pouvait plus, comme un gros insecte renversé, qu'attendre la mort trop lente sous le maillet ou par la " miséricorde " subtile de l'ennemi.

Quels hommes que ceux qui portaient de pareilles charges, qui maniaient de pareilles armes, qui vivaient une telle vie ! Pour être un pasteur de peuples, pour être un grand roi, pour exercer sur l'humanité cette haute direction et ce commandement supérieur qui l'engagent dans les voies nouvelles, il ne suffisait pas d'être un cerveau. Une âme vigoureuse dans un corps débile n'eût pu remplir que la moitié de la tâche. On ne pouvait être un grand homme qu'à la condition d'être pleinement un " homme." Charles-Quint aimait les armures à l'adoration ; il reste, de lui, à l' " Armeria " de Madrid (et nous en voyons quelque chose au pavillon espagnol), la plus belle collection d'uniformes de fer qu'un homme ait jamais revêus. Et son rival, François I<sup>ER</sup>, le père des Lettres et des Arts, était ce " gros garçon " dont une carapace de bronze et d'argent ciselés nous a, pour ainsi dire, gardé l'empreinte : il eût tué un bœuf d'un coup de poing.

D'ailleurs, parcourez les salles du Musée rétrospectif, passez en revue tous ces mâles visages, voyez tous ces soldats ; ils sont éclatants de force, de vigueur et de santé ; c'est à peine si, parfois, vous voyez une figure anémiée, comme celle du beau et malheureux général Leclerc. Les uns sont des hommes " d'attaque ", sveltes, minces, élancés, des cavaliers : les Condé, les Murat, les Lasalle ; les autres sont carrés par la base, larges, d'aplomb, solides, comme le maréchal Bugeaud et le maréchal Vaillant ; tous sont des " hommes ", donnant, rien qu'au plus rapide regard, la note de la chair bien vivante, bien portante, du faisceau énergétique de muscles et de nerfs qui forment le plus bel animal humain.

Or, ce faisceau tout frais, neuf et vigoureux, plein de vie et de joie de vivre, ils sont toujours prêts à l'exposer à la mort ; cette fleur de chair florissante, ils en feront, sur un signe, de la

chair sanglante ; ce sang, bouillonnant et chaud, il coulera demain hors de ces veines dans lesquelles il coule aujourd'hui si joyeusement. Le corps splendide et vibrant, plein de force et de lendemain, c'est aussi le corps mort, étendu la face au ciel, le soir d'une bataille, foulé aux pieds des chevaux, meurtri, déchiqueté, loque bœueuse, dont le numéro matricule lui-même, peut-être, ne se retrouvera plus.

Les mères pleureront. Mais eux ne pleurent pas ; voyez ; ils ne sont pas tristes. Pourtant, ils sont entourés de tout l'attirail de la mort. Voici la cuirasse énorme d'un géant, le colonel Scherb ; elle est percée de deux biscaïens qui ont fait ensuite leur chemin dans la poitrine superbe, et les deux biscaïens eux-mêmes sont là tout à côté ; voilà la montre que portait le général Kirgener, le jour où un boulet le tua près de Duroc. La montre est fracassée ; elle marque encore l'heure de la mort inattendue qui vint, en ronflant, à travers l'espace. Voici, en une seule vitrine, toute l'épopée ruisselante de pourpre et de sang du maréchal Lannes : sa selle rouge, ses uniformes militaires et ses uniformes de cour, le " mirilton " dont il se coiffait, gai et pimpant, aux jours de revue ou de bataille. Comme il était heureux de remplir, de son beau corps immense, ces magnifiques oripeaux dont la munificence de l'Empereur emmaillottait sa bravoure et sa vanité ! Mais ce jeu prodigieux que recommençait bravement, à chaque nouveau combat, cartes sur table, le fils du teinturier de Lectoure, finit soudain, par le boulet qui régla tous les comptes à Essling, et qui fit de lui, finalement, le créancier, puisqu'il donnait sa vie.

Cinq siècles de gloire sont ici rassemblés ; et c'est toujours la même vigueur d'une part, et la même issue ou, du moins, le même risque de l'autre. Pour la défense de la société, la société donne ou expose ses meilleurs enfants. Les plus robustes, les plus mâles accomplissent la fonction du sacrifice, pour protéger les faibles, les vieillards, les enfants, les éclopés. C'est toujours le même magnifique élan, c'est toujours le même don de soi-même, et c'est toujours la même inévitable boucherie.

Est-ce que, vraiment, rien n'est changé ? Est-

ce que cet holocauste doit continuer toujours, sans remède ou sans atténuation ? Est-ce que durant ces cinq siècles qu'embrasse la présente Exposition rétrospective, la vie ne s'est pas modifiée ? Est-ce que le poids de la guerre pèse toujours aussi lourdement et aussi strictement sur l'humanité ?

En dehors de ce palais, on voit, pour ainsi dire, le progrès procéder par bonds. La terre se transforme. Les conditions d'existence de l'humanité pacifique s'améliorent sans cesse. La guerre seule reste-t-elle immobile et impassible, attendant l'heure certaine des nouveaux carnages ?

Eh bien, oui, le progrès, ici aussi, lentement se dégage. Le matériel de la guerre se transforme. Et c'est l'indication d'une transformation plus profonde et plus intime.

La transformation matérielle peut se résumer en ces deux mots : l'arme s'éloigne de l'homme. Elle se projette, pour ainsi dire, de plus en plus, loin de lui. Le chevalier était bardé de fer. C'était sa peau qu'il couvrait d'une défense moulée et immédiate. Son épée était courte. Il ne frappait qu'à la longueur de son bras. Or, voilà ; d'abord, que l'arme défensive s'arrache au corps. D'armure, elle devient cuirasse, puis corselet et gorgeriu ; enfin elle disparaît tout à fait. On la retrouve pourtant : on la retrouve sur le flanc des navires. On la retrouve sur les trains et les voitures blindés. On la retrouve sur les coupoles à l'épreuve du canon. On la retrouve dans cette immense calotte de fer que le Creusot expose, qui est comme une ruche boulonnée sous laquelle vivrait un monde, et dont l'aspect étrange, — avec la lorgnette du canon veillant sur le sommet, — éveille l'idée de la fabrication possible de je ne sais quelle cité de fer où une population entière pourrait subsister.

L'arme offensive a fait comme l'arme défensive. Elle a étendu au loin sa portée. Les canons portent à deux lieues. La guerre s'est éloignée. Elle a quelque chose de moins immédiat. Elle ne demande plus, comme l'arme blanche, le contact direct des corps. C'est la pensée et la science qui forment maintenant son ressort. Le biceps cède la place au cerveau. Et cela apparaît bien

dans le contraste saisissant que font les deux hommes de guerre qui chevauchent dans les deux grandes salles de l'Exposition rétrospective. A l'entrée, le chevalier du XV<sup>e</sup> siècle, armé de pied en cap ; non loin, le maréchal Bugeaud, la poitrine désarmée, n'ayant au flanc qu'une courte épée, et saluant, comme pour découvrir le front.

L'homme à la " redingote grise " est là, entre les deux, simple d'aspect, ayant, consciemment, rejeté tout l'appareil éclatant de l'ancien commandement militaire, n'ayant même jamais porté la cuirasse qu'un instant il avait eu la fantaisie de faire fabriquer. Il a introduit, dans la guerre, la science des mouvements à grandes évolutions : " Il fait la guerre avec nos jambes," disaient les soldats. Quel parti le mathématicien et l'ingénieur, qu'il était, au fond, ne tirerait-il pas aujourd'hui du développement prodigieux des moyens de communication ! La guerre s'est agrandie ; elle a élargi son envergure ; elle subsiste, mais, encore une fois, elle s'est, en quelque sorte, éloignée de l'humanité.

Les Sociétés sont devenues plus nombreuses et plus fortes. Elles se sont enrichies. Pour se défendre, elles sont prêtes à faire des sacrifices de plus en plus grands. Elle les prolongent même dans la paix. Ce n'est plus le simple brigandage des siècles passés, alors que les petits souverains se heurtaient corps à corps. La guerre, plus large, devient plus coûteuse. Et ainsi, par toutes ces raisons diverses, elle devient plus rare. Dans le temps, comme dans l'espace, elle s'éloigne. C'est son propre progrès qui l'entrave. Elle est si lourde que l'humanité hésite à en supporter le poids.

Et c'est ainsi que nous voyons encore une autre évolution s'accomplir. La guerre n'est, pour les Sociétés, qu'un moyen de défense et de protection. Parmi leurs molécules intérieures, elles choisissent instinctivement les molécules les plus vivaces et les plus résistantes pour les porter à l'épiderme et en faire les organes de la lutte. Mais d'autres instincts aussi peuvent se développer en vue de la défense et de la protection : c'est l'adresse, la prudence, le calcul. Ce progrès et cette sélection s'accomplissent dans les espè-



ces animales : elles se produisent aussi dans l'humanité. L'homme de guerre se transforme ; il devient de plus en plus le calculateur et l'homme de science. En même temps, conscient de son rôle, il s'efforce d'atténuer les maux qu'il ne peut éviter. Voyez ce Palais de la Guerre : il est plein de " services " humains et pacifiques ; les ambulances, les hôpitaux, les croix rouges, l'hygiène des casernes et des camps, tous ces organismes accessoires de la grande organisation militaire réclament ici une place plus large. L'adoucissement général des conditions de la guerre contribue, non moins que le progrès de l'armement, à la transformation des conflits entre les Sociétés.

Ces conflits pourront-ils disparaître à leur tour ? C'est la question que le tsar Nicolas II posait, il y a un an, à l'Europe assemblée. C'est à question que M. Beernaert traitait encore, hier, éloquemment, devant le Congrès parlementaire réuni à l'occasion de l'Exposition. Un membre du Parlement anglais demandait que les protocoles de la conférence fussent ratifiés, le plus tôt possible, par les Puissances. Un membre du Parlement allemand parlait de l'aplanissement des grandes querelles qui divisent l'humanité...

Le nouvel effort à accomplir, à l'heure présente, ce n'est ni de prétendre supprimer la guerre, ni, surtout, de diminuer ceux qui la font. Fidèles au devoir, ils représentent les plus nobles des instincts de la société : le sacrifice des meilleurs pour la défense de tous. Mais ce qu'on doit faire, — et ce progrès est dans le sens précis du travail qui s'accomplit par la force des choses et que cinq siècles d'histoire nous ont permis de constater, — c'est de travailler continuellement à " éloigner " la guerre. Les armes nouvelles l'éloignent du corps de l'homme : les inventions nouvelles ont éloigné, du combattant, les moyens de l'attaque et de la défense. Les nécessités de la guerre moderne la rendent de plus en plus rare. La prudence et l'habileté des hommes d'Etat peuvent contribuer à la rendre plus rare encore. Par la sagesse de leurs délibérations et par l'éloquence de leurs inspirations, ils peuvent, ils doivent faire reculer la guerre en prêtant la main

à l'œuvre de la civilisation qui élargit sans cesse les ondes bienfaisantes de la Paix.

GABRIEL HANOTAUX.

## La Crémation des Morts

On sait que M. John H. R. Molson a laissé par testament une somme de \$10000 pour la construction d'un four crématoire à Montréal. On sait de plus que W. C. Macdonald a donné un montant considérable dans le même but. Le syndicat qui contrôle l'emploi de ces fonds a fait annoncer qu'il avait l'intention de s'adresser à la Législature de Québec afin d'obtenir l'autorisation nécessaire.

Là-dessus, grand émoi dans le camp clérical, et le résultat a été la publication dans le *Journal*, sous la rubrique ci-dessus, de l'article que nous reproduisons ici :

Cette question de réduire en cendres les corps de ceux qui nous furent si chers de leur vivant n'est pas nouvelle.

Le pape Léon XIII, par un décret spécial du Saint Office en date du 19 mai 1886, a renouvelé les plus vieilles législations canoniques de l'Eglise à ce sujet et condamné formellement l'incinération. Les Revues catholiques du temps publièrent de savantes études sur le sujet et firent valoir la permanence et les raisons de cet enseignement dont le rite funéraire est la conséquence nécessaire.

Depuis dix-neuf siècles, l'Eglise a gardé la tradition primitive de la sépulture. Les premiers fidèles la pratiquèrent à Rome où la crémation était pour ainsi dire la loi générale, et les catacombes attestent d'un usage qui remonte aux apôtres. Pas un fait n'est encore venu ébranler cette affirmation historique.

La sépulture chrétienne est une loi du code ecclésiastique. Ce rite, si touchant en même temps que si rempli de consolation, s'accorde avec les croyances, l'esprit et les immortelles espérances de la Religion.

Le corps du chrétien est regardé par l'Eglise comme une chose sainte. Il a reçu le signe auguste du baptême ; il a participé aux plus redoutables mystères ; il a été touché et oint de l'huile sainte par le poutife, et au moment où la vie s'en est échappée, le prêtre a renouvelé les onctions suprêmes.

Aussi, le culte des défunts est-il en grande vénération parmi les fidèles. Chaque paroisse a son champ des morts à l'ombre du clocher ; les

parents viennent prier et pleurer sur les tombes des disparus, et les cérémonies pendant lesquelles le clergé parcourt en priant les rangs pressés de ceux qui ne sont plus, rappellent leur mémoire et la nécessité de continuer à les secourir même dans l'éternité où ils sont entrés.

La crémation procède de notions opposées à cet enseignement, cette tradition venue des temps apostoliques, à ces croyances et à ces pratiques de l'Eglise au sujet des défunts. C'était une coutume païenne, et l'esprit qui l'a inspirée est encore celui qui tente de la faire revivre de nos jours. Deux causes l'empêchent cependant de se répandre dans nos sociétés modernes ; l'oubli à courte échéance des morts, ce qui répugne au plus grand nombre, — et le fait que cette coutume n'est possible que chez les riches. Est-ce à dire que nous ne devons pas chercher à en décourager l'introduction parmi nous, quand même elle ne serait adoptée que par quelques-uns ?

Oui, sans doute ; mais surtout notre devoir est de faire connaître le véritable caractère d'une pratique si contraire à la conduite que l'Eglise catholique a de tout temps tenue envers les défunts, conduite basée sur ses divins enseignements et sur les croyances immortelles qu'elle nourrit dans les âmes.

La crémation des corps est une institution du paganisme ; leur sépulture est une coutume qui remonte jusqu'au berceau de l'Eglise.

L'auteur de cet éloquent plaidoyer en faveur de l'enfouissement ordinaire n'est évidemment pas un laïque, car il s'en dégage une odeur de sacristie qui ne peut sortir que de la plume d'un rédacteur d'une Semaine Religieuse quelconque.

Il est évident que ces messieurs de la soutane verraient une telle innovation, un aussi grand progrès, avec un déplaisir extrême, car pour peu que la crémation rentre dans les habitudes des peuples, ce sera une jolie tranche cuevée du gâteau de ces gens-là.

La petite spéculation du terrain, l'entretien des tombes, l'exploitation des fleurs, la vente des *oremus*, etc., etc., seraient largement écourtés, et la sacoche ecclésiastique se promènerait moins souvent dans les institutions financières.

Il est évident que c'est un ballon d'essai lancé par les révérends pour exercer une pression sur le gouvernement et l'empêcher d'accorder l'autorisation demandée.

Il faut tuer le progrès.

CATHOLIQUE

## CHRONIQUE

On annonce le retour prochain d'une déléguée Japonnaise à l'Exposition.

\*\*\*

La campagne politique est ouverte dans Montréal. [Le cirque est commencé, et nous alions rigoler pendant quelque semaines

On ne sait pas encore au juste quel sera le résultat. Mais les deux partis sont confiants.

\*\*\*

M. Maille, le champion des joueurs de dames, se présente en qualité de candidat indépendant. Si le hasard voulait qu'il fut l'adversaire de Tarde dans un comte de la Province, il s'apercevait vite qu'il n'est pas une *match* pour jouer aux dames avec le Ministre des Travaux Publics, quoique ce dernier ne réclame pas le titre de champion.

\*\*\*

L'un des livres les plus remarquables qui se puissent voir vient d'être publié par le Grand Tronc comme souvenir de l'ouverture du pont Victoria au trafic tel qu'il est actuellement.

L'ouvrage contient l'histoire du Réseau du Grand Tronc, depuis ses humbles commencements jusqu'à ses développements actuels. La couverture est un pur chef-d'œuvre en aluminium, délicieusement travaillé et portant une reproduction du pont actuel.

La partie littéraire de cet élégant travail est due à la plume de notre ami Harry Charlton, qui n'en est pas à ses débuts et qui a envoyé à l'Exposition de Paris plusieurs opuscules fort remarquée en France.

Nos félicitations.

« Toujours à la tête, » telle doit être la devise de la grande maison de papeterie Morton, Phillips & Cie, rue Notre-Dame. Une fois entré dans ce vaste établissement le visiteur est ébloui à la vue des richesses artistiques qu'il voit étalées pattour, et en sort avec la conviction qu'il lui est impossible de trouver une plus belle collection de fournitures de bureau.

## Les Marchands de Soupe

Les collèges et séminaires ont de nouveau rouvert leurs portes. Des milliers d'enfants et de jeunes gens vont pendant dix autres mois recevoir les enseignements qui leur permettront plus tard de se débattre convenablement dans ce bas monde.

Les autorités séminaristes et collégiales ont-elles profité de la période des vacances pour rajeunir leur programme, pour émonder leurs méthodes, pour se mettre à la hauteur des exigences de l'époque ?

Les collèges et les séminaires vont-ils être un peu moins des marchands de soupes, et un plus des distributeurs de connaissances utiles et pratiques ?

Il y a deux mois, M. l'abbé Mathieu, recteur de l'Université Laval, prononçait un grandé, un immense discours dans lequel il s'efforçait de prouver que nos collèges avaient considérablement amélioré leurs voies et moyens d'enseignement.

Le soin apporté dans la préparation de ce plaidoyer — car c'en était un — et la publicité vaste et habile qui lui fut donné ont prouvé, dans le temps, que M. Mathieu comprenait combien il était urgent d'effacer, d'atténuer la grande anxiété qu'éprouvaient les chefs de famille au sujet des enfants qu'ils confiaient à ces établissements.

Pour nous les discours de M. Mathieu n'est qu'un ingénieux exposé non de ce qui est mais de ce qui devrait être.

Il nous apprend que toutes les sciences sont enseignées dans la mesure du possible.

Mais comment et par qui le sont-elles ? Là est la question.

Si on a fait disparaître un peu d'antique, un peu de routine dans le programme d'études, le mode de recrutement des professeurs est le même.

Où ce sont des prêtres qui enseignent, et ces messieurs se considèrent attachés à la tribune des classes parce qu'ils n'ont pas les aptitudes voulues pour être curés ou simples vicaires.

Où bien ce sont des ecclésiastiques, et ces jeu-

nes messieurs ont trop à se débattre dans leurs études de théologie, pour qu'ils puissent apporter dans leurs fonctions d'instituteurs le zèle, l'ardeur, la liberté d'esprit voulus.

La machine a été changée, nous l'admettons pour la forme ; mais l'ouvrier qui la conduit est resté le même.

Aujourd'hui nous ne nous intéresserons qu'à un point : l'enseignement des langues vivantes, ou plutôt rien que l'anglais.

Nous venons de lire un long travail de M. Grenim paraphrasant le mot de Napoléon Ier : " L'homme qui parle deux langues vaut deux hommes."

Il suffit, dit-il, pour sentir toute la portée de l'impériale boutade, de s'être trouvé perdu, ne fût-ce qu'un jour, en pays étranger, et d'y avoir souffert de cet embarras de ne pas comprendre et de n'être pas compris qui n'est autre chose que la conscience d'une infériorité. Quand on a besoin d'un interprète, on est un peu comme l'enfant tenu en lisières, ou comme l'infirme qui ne saurait marcher sans le secours du bras d'autrui.

" L'homme qui parle deux langues vaut deux hommes ". Au point de vue philosophique, c'était déjà vrai du temps de Napoléon : ce fut même vrai de tout temps, depuis la tour de Babel, ou, pour mieux dire, depuis que le monde est monde. Mais depuis que la vapeur et l'électricité, en effaçant les distances, en solidarissant les intérêts et en mélangeant les peuples, ont révolutionné les conditions du travail, les habitudes, les mœurs et jusqu'à la forme de l'existence de l'humanité, cette vérité tend à prendre un caractère d'urgence et de nécessité de plus en plus marqué. Des hautes sphères de l'idéologie, elle est descendue dans la terre à terre de la pratique courante, et l'heure approche — si elle n'a pas déjà sonné — où il sera, non plus seulement avantageux, mais *indispensable* pour tout homme cultivé, de posséder deux ou trois langues, en sus de sa langue maternelle.

\*\*\*

Au Canada, c'est l'anglais qui est indispensable.

M. l'abbé Mathieu n'ignore pas que les évêques canadiens n'ont pas dans leur clergé la dixième partie qu'il leur faudrait de prêtres parlant les deux langues. C'est une cause d'embarras considérable pour eux.

A plus forte raison, pour le laïque, cette ignorance de l'anglais est-elle profondément préjudiciable.

La plupart de nos hommes de profession ignorent l'anglais et se trouvent dans un état d'infériorité déplorable.

La grande majorité des députés que nous envoyons à Ottawa l'ignore également. C'est ce qui fait que tant d'élus — homme de savoir et d'intelligence — se trouvent paralysés et ne servent plus que de machines à voter.

Pour nos journaux nous ne pouvons trouver dans les produits des collèges deux pour cent des traducteurs ou des reporters nécessaires, et pourtant les salaires qui sont payés de nos jours sont très rémunérateurs.

D'un autre côté, comment enseigne-t-on le grec et le latin auxquels les autorités des séminaires et des collèges tiennent tant ?

D'une façon raisonnée ?

Au point de vue de l'étymologie ?

Non, mille fois non.

On bourre la mémoire, rien de plus.

C'est tellement cas qu'il n'y a que ceux qui, au collège, se font leurs propres instituteurs qui arrivent à être quelque peu hellénistes ou latinistes.

Rien ne saurait prouver davantage l'inanité de l'enseignement classique dans nos collèges que le succès que remportent aux examens pour l'admettre à l'étude du droit, de la médecine, etc. ceux qui étudient dans ces établissements privés en vogue depuis quelques années.

Ces établissements font une nique instructive à nos usines classiques.

Il y a là tout un criterium.

Et c'est peut-être ce qui contribuera le plus à secouer le torpeur de messieurs les prêtres. La concurrence, voyez-vous.

CANAYEN.

## LE MAL N'ATTEND PAS

Du refroidissement au rhume, du rhume à la bronchite et à la consommation il n'y a qu'un pas, vite franchi, si l'on n'emploie pas le BAUME RHUMAL en temps.

## A L'EXPOSITION

### UN PETIT PRODIGE

Il ne suffit point que l'exposition soit le plus prodigieux amoncellement de faits, d'idées, de méthodes et d'objets que le monde ait encore réuni dans une même enceinte : voici que les prodiges eux-mêmes y sont exhibés.

Car c'est bien un prodige que MM. Charles Richet et Carvallo viennent de faire voir, durant une courte demi-heure à leurs confrères en psychologie, au palais des congrès.

C'est un enfant, un enfant de trois ans et demi, un petit garçon, mais encore habillé en fille : jupe bleu clair, une large capote à dentelles lui couvrant la tête ; une mine fine, intelligente, éveillée avec des intervalles pendant lesquels le visage présente l'expression absorbée. Deux longues boucles sur les côtés du visage lui donnent un aspect féminin, et l'ensemble est fort gracieux.

Et, en deux mots, voici l'histoire telle que M. Richet l'a narrée :

Il y a peu de temps, quelqu'un lui fit savoir — car on connaît sa propension pour les cas psychologiques sortant du commun — l'existence d'un enfant doué d'une précocité musicale remarquable.

Cela n'a peut-être rien de bien curieux, se dit-il ; mais voyons quand même. Il vit et fut très surpris ; il fit voir à d'autres, et leur surprise ne fut pas moindre.

Cet enfant a trois ans et demi ; il est plutôt fin que robuste, et son apparence est celle des enfants de son âge. Ses goûts aussi, dans l'ensemble ; son intelligence générale de même. Mais, sur un point, il diffère de tous ses semblables : par son amour et ses aptitudes pour la musique. Là, il est extraordinaire.

Et voici "comment ça lui est venu," selon le langage de Valmajour, le tambourinaire. Ce n'est point en écoutant "chanter" le rossignol "dé nuit" ; mais en plein jour, après avoir entendu sa mère exécuter au piano quelque sonate.

Il y a un an — il avait donc deux ans et demi

—elle venait de cesser de jouer et s'était retirée dans une chambre voisine. Tout à coup, elle entend le piano. Et ce piano rend la sonate. Il la rend maladroitement, avec les hésitations, mais de façon exacte ; le ton y est, le haut est tout à fait juste ; mais s'il y a quelque fantaisie dans la basse, au moins est-elle appropriée et harmonique. Comme son piano n'était point accoutumé de fonctionner seul, elle alla voir ce qui se passait. L'enfant s'était juché sur le tabouret, et jouait.

Elle laissa faire, très surprise de ce goût que manifestait tout à coup, et surtout de l'étonnante aptitude qui permettait à l'enfant de se retrouver sur le clavier, de reproduire l'air, avec sa mesure, son ton, et même ses effets. L'enfant continua ; il recommença, et comme nul ne le contrariait, revint souvent à l'instrument. Bientôt, il en vint à préférer cette occupation à ses jeux : et il ne se contentait plus de reproduire les airs qu'il avait entendus : il improvisa, il composa à son tour. Et en six mois — à l'âge de trois ans par conséquent — il en était presque au point où il se trouve aujourd'hui.

—

Voici pour le passé. Le présent, nous l'avons pu apprécier, dit M. H. de Varigny, le chroniqueur scientifique du "Temps."

Dans un coin de l'estrade on a fait venir un piano. C'est pour permettre à Pépito de faire voir ses talents. Car il se nomme Pépito : Pépito Rodriguez Ariola ; il est né au Ferrol, en Espagne.

—Pépito, veux-tu jouer un peu pour ces messieurs ? lui demanda-t-on.

Pépito veut bien : il est bon prince et pas timide. On le descend de sa table ; on l'assied au piano — et ce n'est pas trop de deux Bottins pour mettre le petit exécutant à la hauteur de son instrument. Et il joue.

—Joue ce que tu voudras, Pépito.

Lo répertoire de Pépito se compose de deux parties. L'une est fixe et comprend quelques morceaux de sa composition qu'il sait par cœur, et un nombre considérable d'airs qu'il a entendus et qu'il reproduit dans une transcription qui lui est personnelle et qui ne change guère. L'autre

est en quelque sorte indéfinie. Car elle comprend tout ce qu'il improvise au courant des doigts, d'un côté ; de l'autre, toutes les reproductions d'airs qu'il vous plaira. Chantez ou sifflez une mélodie quelconque, Pépito écoute avec attention, puis il la joue, dans le ton, avec le rythme et la mesure, les "forte" et les "piano" à leur place et dans leur ordre, en composant une basse appropriée. Vous voyez que Pépito est un homme de ressources.

Mais, direz-vous peut être, Pépito a dû recevoir des leçons. On ne possède point de naissance la science de l'harmonie telle que Pépito la possède,

A ceci, dit M. de Varigny, je répondrai que je ne sais point ce qu'on possède ou ne possède pas de naissance ; mais ce qui est certain, c'est que Pépito n'a pas eu de leçons. Pépito ne pourrait pas, pour sauver sa petite âme, lire une seule note de musique. On a bien essayé de lui donner quelques conseils — pour son doigté notamment, qui est une véritable curiosité—mais Pépito n'a rien voulu entendre. Il a envoyé promener son monde. "J'en sais assez, semblait-il dire, laissez-moi tranquille avec vos leçons." Et si l'on insistait, il se mettait à hurler, ou bien il quittait le piano pour aller étreindre son Poltchinelle, un vieil ami, si plein de sympathie et qui comprend si bien les choses... Ou n'insista pas.

—Joue ce que tu voudras, Pépito.

Et Pépito empoigne son instrument (Ah ! cet instrument ! quelle épinette ! quel chaudron ! Non, quelle casserole, plutôt. Casserole est le mot juste). Il fait cela avec beaucoup de calme et de simplicité, faisant entendre tour à tour une marche militaire de sa composition, qu'il a dédiée au roi d'Espagne, une habanera qu'il a dédiée à l'infante Isabelle,—car Pépito est patriote,—puis des improvisations variées, une mazurka qui ne manque pas d'originalité ; il finit par la "Marseillaise,"—car Pépito sait se qu'il doit à la politesse—une "Marseillaise" parfaitement exacte, avec un accompagnement qu'il ne doit qu'à lui-même, et de nombreuses variations par surcroît. Et après chaque morceau, avec un éclat de rire charmant, il se tourne vers le public et donne aussitôt le signal des applaudissements en frap-

pant ses petites mains l'une contre l'autre de toutes ses forces. La mère veut l'arrêter : il rit de plus belle ; et au petit visage sérieux, réfléchi, parfois tendre de tout à l'heure, succède la mine vive et mobile de l'enfant.

— — —  
Du "génie," musical de Pépito je ne saurais guère parler. Ses compositions valent certainement celles d'une quantité de messieurs très sages qui se sont fort appliqués : elles ont du mouvement, de la variété, beaucoup de sentiment et de justesse, des oppositions très bien marquées. Mais enfin, ce n'est point encore la grande musique. En outre, l'infâme cesserole n'est pas de nature à faire valoir la musique de qui que ce soit. Mais il faut observer que la qualité des œuvres de Pépito n'est point ce quoi il faut s'arrêter.

Ce qui est surprenant, c'est que ce petit bout d'homme se soit appris l'harmonie avec une remarquable précision et une sûreté qui déconcerte : c'est qu'à trois ans et demi, et en moins d'un an, il ait découvert tout ce qu'il y a dans un piano, et en connaisse toutes les ressources en même temps que toutes les règles — ou peu s'en faut. A supposer même que Pépito ne fût qu'un écho et que ses improvisations ne fussent que des réminiscences (encore m'accorderez-vous que celles-ci ne peuvent être bien nombreuses), il n'en resterait pas cette extraordinaire aptitude à les traduire et reproduire exactement, et à se servir du piano comme ne peuvent le faire la plupart des mortels qu'après de longues études.

Il faut voir jouer Pépito. Il faut voir ses gestes, sa manière d'attaquer l'instrument, aux rentrées en particulier, et dans les "fortissimo." Il a la finesse, il sait aussi déployer une vigueur étonnante. On se demande comment certaines notes s'en relèveront, tant l'attaque est rapide, nette et forte. Et l'ensemble de la sonorité — même sur la casserole — est très particulier. Quelqu'un disait : "C'est du rossignal : il y a du chant d'oiseau là-dedans." Le jeu est rapide, clair, frais, en effet.

Oh ! sans doute, il y a de petites erreurs. Mais elles sont plus apparentes que réelles. Ce pauvre Pépito ne peut embrasser l'octave encore, et

alors il a recours aux arpèges ; d'où, parfois, des dissonances.

Ce qui est surprenant, et regrettable aussi, par contre, c'est le goût désordonné et exclusif de Pépito pour son mauvais piano. Pépito ne veut d'aucun autre instrument. On lui a offert les plus savoureux Pleyel, les Erard les plus brillants. Enlevez, a-t-il dit : rendez moi ma casserole. Elle seule m'inspire ; les autres me paralysent.

Et la casserole voyage avec Pépito. Elle aurait pourtant bien droit au repos éternel, la pauvre créature. On pourrait l'assassiner, il est vrai. Mais Pépito serait capable d'abandonner à jamais la musique, et ce serait fâcheux. Fasse le ciel qu'il s'éprenne quelque jour d'un objet plus digne de ses soins !

Que deviendra Pépito ?

Sera-il dieu, table ou cuvette ? Pépito Rodriguez Ariola sera-t-il un second Wolfgang Gottlieb Mozart — le divin Mozart — et, entré plus tôt dans la carrière, ira-t-il aussi loin que ce dernier ? Ou bien, ne sera-ce que l'Inaudi de la musique ?

Nous le saurons plus tard, quand Pépito — "car il est Espagnol" — aura grandi.

— — —  
Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'innovation que M. Poulin, propriétaire du Queen's Restaurant, coin de la rue St-Jacques et St-Lambert, vient de faire subir à son établissement. Les clients de M. Poulin lui demandaient depuis longtemps de leur donner chez lui un lunch acceptable, et il s'est rendu à leurs désirs. Allez chez lui une fois, et vous y retournerez tous les jours que vous voudrez manger un bon dîner.

#### RESSOURCE PRÉCIEUSE.

Quelle ressource précieuse que le fameux BAUME RHUMAL : il guérit comme par enchantement les rhumes les plus obstinés. 82

#### LA GRIPPE..... LA GRIPPE.....

Oh cette grippe..... Qui nous en débarrasserait si nous n'avions pas le BAUME RHUMAL.

## LE NEZ DU MARECHAL

Si les deux Diogènes autrichiens qui ont poussé un tonneau devant eux depuis Vienne jusqu'à Paris, n'avaient plus trouvé, en arrivant sur les bords de la Seine, ni Paris ni exposition, ils auraient eu le droit de faire la grimace.

Je propose d'accorder le même droit au maréchal de Waldersee, maintenant que les troupes alliées sont entrés dans Pékin.

Les occasions de commander en chef une armée composée de toutes sortes de troupes beaucoup plus habituées à se manger le nez qu'à se donner la main sont assez rares.

Se faire choisir pour cette fonction, la première fois que le besoin s'en est fait sentir, constitue une difficulté beaucoup plus sérieuse que l'abduction d'un tonneau de Vienne à Paris.

Se faire accepter ensuite par les têtes couronnées, et même par celles qui ne le sont pas, n'est guère plus commode ; et il est heureux en vérité que pour amadouer M. McKinley l'empereur Guillaume II ait pu faire ressortir que le maréchal de Waldersee avait épousé une Américaine ; de même, sans doute, que pour enlever notre suffrage, le kaiser a rappelé amicalement que son maréchal avait fait ses premières armes en France.

Combien de fois, de Vienne à Paris, les deux chands de tonneaux se sont-ils dit :

— Arriverons-nous ? N'arriverons-nous pas ? Le tonneau qui porte notre fortune, résistera-t-il ou se cassera-t-il en route ?

Et combien de fois depuis deux mois qu'il a offert ses services à son seigneur et maître, le maréchal de Waldersee s'est-il demandé...

— Acceptera-t-il ? N'acceptera-t-il pas ? Et s'il accepte, les autres accepteront-ils du bonnet ou me feront-ils le vilain tour de nommer de leur côté un maréchal plus ancien en grade ou plus vieux que moi ?

C'eût été, en vérité, une sale blague à faire à un enfant. Ou l'a épargnée au digne maréchal. Il a mené son tonneau à bon port. Il est nommé. Le maréchal fait tous ses préparatifs de départ.

Un jour, il dit adieu à la maréchalle comtesse de Waldersee.

Le lendemain, il embrasse les petits maréchaillons, vicomtes de Waldersee.

Le troisième jour, il fait ses adieux à l'empereur.

Le quatrième jour, il fait ses adieux à l'impératrice.

Le cinquième jour, il fait ses adieux aux troupes qu'il a commandées.

Et le sixième jour, il prodigue la même politesse aux troupes qu'il n'a pas commandées.

Il a aussi prononcé quarante discours, soixante-deux toasts, et cinquante sept invocations à son étoile. Quant au nombre de "hoch" qu'il a poussés, il serait impossible de les compter.

C'est à ce moment précis qu'on apprend que Pékin est pris, que les ministres sont délivrés, que les Chinois se soumettent à tout ce qu'on veut, et que le maréchal de Waldersee n'a plus qu'à mettre son tonneau sous son bras, et à rester chez lui.

.....  
.....

(Cette double ligne de points a pour objet de donner une idée de la forme que peut prendre le nez d'un maréchal commandant en chef quand il apprend qu'il ne lui reste plus qu'à commander des bocks.)

On dit du reste que les diverses puissances enverront au comte de Waldersee les décorations mêmes qu'elle se proposaient de lui accorder s'il avait exercé son commandement effectivement.

En sorte que dans quelques années, quand ses petits-enfants lui grimperont sur les genoux en implorant :

— Grand-père, raconte-nous une de tes campagnes.

Le maréchal pourra, de la meilleure foi du monde, commencer en ces termes :

— Quand je rommaudais en chef l'armée européenne en Chine.....

PAUL DOLLFUS.

---

### QUI VEUT PEUT.

Voulez-vous guérir votre rhume rapidement et sûrement ? Il n'y a qu'à prendre du BAUME RHUMAL.

## L'APPARENCE DE LA SANTE

Dans le langage médical, on emploie beaucoup le mot anémie, qui veut dire tout simplement; absence, pauvreté du sang. L'anémie n'est pas une maladie proprement dite, mais une disposition qui se rencontre dans la plupart des maladies chroniques. En effet, dans presque toutes les maladies, on peut constater que le sang est appauvri à un degré plus ou moins marqué. Il y a des gens qui sont fortement anémiques, sans avoir perdu l'apparence de la santé, sans avoir maigri, mais le moindre travail, la plus légère occupation fatiguent à l'excès. A ces personnes on conseillera les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard qui rendent au sang épuisé sa force, sa couleur et sa richesse. Dans toutes les pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle sur réception du montant en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383 bureau de poste, Montréal, ou à la pharmacie Baridon, 1703 rue Ste-Catherine.

Faites abonner vos amis au REVEIL

## SAGE PREVOYANCE.

Nos organes les plus délicats et les plus exposés aux influences extérieures sont ceux des voies respiratoires. Au moindre trouble qui s'y produit, il faut prendre du BAUME RHUMAL.

80

50 YEARS' EXPERIENCE

# PATENTS

TRADE MARKS  
DESIGNS  
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

## Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newscasters.

**MUNN & Co.** 361 Broadway, New York  
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Demandez un numéro échantillon du RÉVEIL qui vous sera envoyé gratuitement pendant quatre semaines à toute adresse qui sera fournie au Canada ou aux Etats-Unis.

## TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts; mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité: il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut-être même n'est-elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

**Morton, Phillips & Cie.**

PAPETIERS  
FABRICANTS DE LIVRES BLANCS  
ET IMPRIMEURS,

1755 et 1757 Rue Notre Dame,  
... Montreal.

La maison Morton, Phillips & Cie. possède le brevet du

**Grand Livre à Feuilles Mobiles**  
(Loose Leaf Ledger)

de H. C. MILLER.

**LE GRAND LIVRE DU SIÈCLE.**

On trouvera dans ses magasins un assortiment  
Complet de Papeterie.



## POUR VOUS, MESDAMES !

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne peut se soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit-elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine.

# LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

Masque,  
des Taches de Rousseur,  
des Comédons et  
de toutes les décolorations  
de la Peau.

~~~~~  
**GUÉRISON GARANTIE**  
~~~~~

Toutes les femmes affectées par le Masque les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

## Un Sauveur !

C'est la

## Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

~~~~~  
**Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.**  
~~~~~

S'adresser 

Tiroir Postal 2184,

MONTREAL CANADA